L'archéologie orientale entre Babel imaginée et cités invisibles

Near Eastern archaeology, of Babel reimagined and invisible cities

Pascal Butterlin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/5635>

DOI : 10.4000/perspective.5635

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

Pagination : 239-245

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Pascal Butterlin, « L'archéologie orientale entre Babel imaginée et cités invisibles », *Perspective* [En ligne], 2 | 2014, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/5635> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.5635>

L'archéologie orientale entre Babel imaginée et cités invisibles

Pascal Butterlin

– Mario LIVERANI, *Immaginare Babel: due secoli di studi sulla città orientale antica*, Rome, Laterza, 2013. 538 p., fig. ISBN : 978-8-85810-651-8 ; 35 €.

– Jean-Claude MARGUERON, *Cités invisibles, la naissance de l'urbanisme au Proche-Orient ancien, approche archéologique*, Paris, Geuthner, 2013. 642 p., 800 fig. en n. et b. et en coul. ISBN : 978-2-70533-870-1 ; 88 €.

– Jean PERROT éd., *Le Palais de Darius à Suse, une résidence royale sur la route de Persépolis à Suse*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2010. 520 p., 530 fig. ISBN : 978-2-84050-681-2 ; 59 €.

À l'heure où le patrimoine archéologique de nombre de pays du Proche-Orient est livré à la convoitise de pillards ou de combattants qui ignorent tout de l'inestimable richesse de leurs pays, l'archéologie orientale, une discipline née il y a cent cinquante ans à peine, est arrivée à un moment crucial de son histoire. En témoignent toute une série de publications récentes de la part d'éminents spécialistes de ce domaine de recherche dont l'histoire est pour le moins turbulente, ponctuée de crises à répétition, d'interventions coloniales et postcoloniales, de sursauts nationalistes ou d'ingérences extérieures. Alors que Mario Liverani se concentre de manière particulièrement bienvenue et brillante sur l'histoire de la discipline dans son livre *Immaginare Babel* (LIVERANI, 2013), la somme publiée par Jean-Claude Margueron sur l'urbanisme du Proche-Orient ancien, *Cités invisibles* (MARGUERON, 2013), et la publication

monumentale récente dirigée par Jean Perrot sur *Le Palais de Darius à Suse* (PERROT, 2010) sont tous deux à leur manière des bilans de recherches, mais aussi de réflexions qui courent sur des dizaines d'années. Elles sont surtout l'expression d'une discipline aux méthodes et à l'histoire très spécifiques, dont les racines sont indéniablement liées à la place que cette discipline, dont le nom même est problématique, occupe dans le paysage d'une recherche archéologique aujourd'hui globalisée.

Un modèle oriental de la cité, entre cathédrales et palais dans le désert

Mario Liverani a consacré une monographie à la manière dont l'historiographie du Proche-Orient ancien a envisagé la cité orientale antique ou, plus précisément, la cité antique au Proche-Orient. S'il est devenu courant de trouver dans la plupart des manuels sur le Proche-Orient ancien une chronique souvent convenue voire hagiographique de la recherche archéologique, il manquait une analyse solide des développements de la discipline sur la longue durée, depuis la redécouverte souvent décrite des Assyriens ou l'identification des Sumériens, aux contradictions et aux enjeux modernes d'une recherche confrontée à des défis inédits. En six parties, sont ainsi dessinés les jalons majeurs d'une recherche confinée au cours de ses premières étapes à des institutions occidentales. Cette histoire, au moins dans ses premières phases, a été souvent décrite. Liverani a surtout le souci de la situer dans le contexte de l'évolution intellectuelle et politique des puissances occidentales, en tenant compte des divers acteurs qui ont opéré dans la région. Il décrit ainsi les mécanismes de marginalisation d'une discipline qui fut ignorée au XIX^e siècle par

les intellectuels occidentaux, notamment dans le domaine de l'histoire politique ou des études urbaines.

Il faut en effet rappeler, comme le font d'ailleurs Liverani ou Margueron, qu'il s'agit là d'une archéologie des monts informes, les fameux tells, ces milliers de collines artificielles qui jalonnent les paysages mésopotamiens. Elle se développe face à une archéologie classique ou même une égyptologie qui ont défini une norme romantique de la « ruine », des vestiges dans lesquelles on peut se promener et même entrer. Dans cet esprit, les milliers de tells informes ont été exploités comme des mines par des archéologues orientalistes qui, imprégnés de stéréotypes hérités du texte biblique ou de la tradition classique, pensaient la ville orientale comme démesurée, inorganique. Liverani résume très bien les paramètres d'une discussion dans laquelle études urbaines rencontrent histoire politique ou sociale : si 5 000 hommes font une cité grecque, 50 000 ou 500 000 font une cité d'esclaves soumis à un pouvoir despotique qui domine des masses serviles depuis des palais devenus de véritables cités palatines, dont le modèle au XIX^e siècle est la Sublime Porte, si ce n'est la Cité interdite.

Dans ce contexte, le développement de méthodes scientifiques à partir de la fin du XIX^e siècle a permis, au sein de la discipline, l'élaboration non seulement d'une véritable chronologie, mais aussi d'une méthode d'analyse du bâti et de l'urbain étroitement associée aux travaux de la Deutsche Orient-Gesellschaft, au premier chef ceux de Robert Koldewey et surtout de Walter Andrae. En dépit de ces gigantesques efforts, l'apport de l'archéologie orientale aux discussions qui animent alors le monde occidental reste très limité : l'évolutionnisme du XIX^e siècle s'est construit sans l'apport de l'archéologie orientale, et la vision de l'Orient adoptée par Karl Marx et ses émules est liée non pas aux travaux des assyriologues ou des archéologues mais aux rapports de l'administration coloniale en Inde et de sa vision du « village oriental ». L'Orient ancien est absent des théories de Lewis Henry Morgan et surtout de Karl Bücher, qui thématise l'*oikos* sans intégrer les données que livraient les tells.

Il en résulte des schémas sur l'évolution des sociétés qui excluent de manière automatique non pas l'Orient mais la cité orientale : chez Max Weber, la cité-État est une affaire grecque, alors que l'Orient est affaire de bureaucraties et de monarchies liturgiques. La royauté est extérieure à la cité, selon un modèle occidental qui dérive *in fine* d'exemples médiévaux ou classiques. La vraie cité est occidentale par définition, et les villes « orientales » sont des palais étendus à l'ensemble de villes tentaculaires. La cité orientale est exclue parce qu'elle n'entre pas dans la grille. La cité sumérienne ne correspond à aucune des catégories définies par Bücher. C'est dans ce contexte problématique que fut élaborée la théorie de la cité-temple, de manière schématique par Anton Deimel et de manière plus nuancée par Anna Schneider¹. Ce modèle est celui de la cathédrale dans le désert, une sorte de Cité du Vatican sumérienne, reflet de l'état pour le moins sélectif de recherches sur le terrain concentrées sur des temples ou des palais, là où l'on pouvait trouver des tablettes. Liverani revient en détail sur l'histoire des controverses qui ont conduit à la déconstruction de cette vision de la cité-temple sumérienne par Thorkild Jacobsen, Igor Mikhailovich Diakonoff et Adolf Leo Oppenheim. Au début des années 1950, au moment où l'archéologie orientale connaît des mutations majeures, l'image de la cité sumérienne est devenue celle de communautés aux acteurs divers, où interagissent assemblées, acteurs institutionnels et communautés rurales, dont le rôle est resté longtemps discuté.

City Invincible et Cités invisibles

Aux yeux de Liverani, l'un des tournants majeurs se situe clairement dans les années 1950, époque à laquelle l'accent est mis sur le développement urbain, alors que les recherches ultérieures, par effet de mode, se concentreront davantage sur la naissance de l'État ou des bureaucraties. Au cœur de ces développements, il faut insister d'emblée sur la figure incontournable de V. Gordon Childe, dont la théorie sur la révolution urbaine publiée en 1950² a eu un impact majeur analysé en détail par Liverani. L'un des résultats de ces théories fut le développement de l'école dite de Chicago et la tenue

en 1958 d'un colloque que Liverani considère comme décisif, *City Invincible*³. Organisé par Robert McCormick Adams et Carl Kraeling, il accueillit notamment Karl Polanyi et Lewis Mumford. Il en sortit une vision de l'évolution de la cité orientale lourde de conséquences, fondée sur l'attention dévolue au contexte écologique, l'émergence d'une société hiérarchisée et le rôle de l'artisanat spécialisé. Se développa également l'image d'une cité de *managers*, gestionnaires d'une rente agraire dont les surplus sont redistribués et utilisés dans un système d'échanges fondamentalement contraints par l'État. L'influence de Childe comme de Polanyi est patente dans la définition de systèmes de villes verticaux extrêmement fragiles, en opposition aux capacités de résilience des systèmes toujours vivants de communautés villageoises.

Ainsi se mettent en place les éléments d'une réflexion qui a conduit sur le terrain aux recherches fameuses sur l'arrière-pays de Bagdad, puis d'Uruk et enfin de Nippur⁴. Ces recherches se sont développées dans un paysage de la recherche profondément renouvelé par les enjeux du développement, par la pression démographique et par les projets hydrauliques dans la région. Il en a résulté l'application à la documentation archéologique d'outils et de méthodes nourries des théories d'écologie culturelle et d'anthropologie culturelle. L'époque des grandes *surveys* a coïncidé avec l'émergence de nouvelles approches du bâti, nourries d'ethnographie et d'une ethnoarchéologie en plein essor sur des terrains où l'observation du bâti actuel et de son évolution a stimulé la recherche archéologique. L'œuvre de Margueron est à cet égard située à la croisée de toute une série de ces tendances. Liverani insiste à bon escient sur l'immense apport de son travail à ce qu'il appelle l'école française d'architecture (LIVERANI, 2013, 5.5, p. 564 et suiv.). Il faut également insister sur l'importance des travaux de Margueron sur la ville elle-même, dont l'ouvrage récent est le meilleur témoin.

Le titre même de *Cités invisibles*, tout en s'inspirant de l'œuvre d'Italo Calvino, semble faire écho au titre du colloque fondateur de Chicago, bien que ce dernier, assez curieusement, n'apparaisse pas dans la bibliographie de son ouvrage

de synthèse, pas plus que d'autres références récentes sur les divers chantiers étudiés (notamment sur Dur Untash, dont les quartiers urbains ont été fouillés récemment par les Iraniens). Ces remarques mises à part, la démarche suivie est tout à fait exemplaire d'une archéologie fondée sur l'observation du terrain et attentive notamment aux processus de dégradation de l'architecture de terre et à l'évolution des tells. Cette observation du terrain donne lieu à cinq analyses détaillées « d'urbanisme des principaux sites », au premier chef Mari, Emar et Ashtata, Ugarit et Larsa (MARGUERON, 2013, p. 41-148). Il n'est guère possible d'entrer dans le détail de ces analyses si ce n'est pour souligner qu'elles s'appuient sur une extrême attention aux modes de fondation de ces villes, aux modalités de drainage au sein de ces tissus urbains, et à la présence de tracés et de schémas régulateurs qui sont visibles à travers l'analyse du tissu urbain et de la topographie résiduelle laissés par ces trames dans les tells. Retenons surtout l'importance jouée dans ces tracés par des morphologies circulaires ou subcirculaires (fig. 1), dès les premières villes, si on accepte d'emblée la thèse qu'Uruk fut une cité ronde.

1. « Structures urbaines circulaires - 1 » : Uruk, Nagar, Emar, Mari, dans MARGUERON, 2013, p. 373, fig. 344.

2. « L'urbanisme de quelques villes syro-mésopotamiennes », dans MARGUERON, 2013, p. 149, carte 2.

thèses d'un volontarisme urbain, qui s'érige contre toute théorie d'un continuum village-ville. Elle est le fruit de la mise en œuvre de technologies urbaines spécifiques, qui justifient l'existence d'une culture urbaine propre à ce monde syro-mésopotamien. Après les dix critères de Childe pour définir une ville, il faut considérer les douze points de Margueron pour définir la création, la morphologie et l'évolution des villes syro-mésopotamiennes. Liverani se fait lui aussi l'écho de Calvino en insistant sur la

L'analyse de Margueron est élargie à une longue série d'exemples « syro-mésopotamiens » s'étendant du monde méditerranéen oriental à la Susiane, de Byblos à Dur Untash (fig. 2). On trouve là une série d'analyses très différentes les unes des autres, fondées sur l'examen de données parfois anciennes et difficiles à interpréter et largement en contradiction avec les lectures proposées par les fouilleurs, qui ne sont pas toujours reprises dans le détail. Il en résulte une vision synthétique et hautement bienvenue. Celle-ci est détaillée dans la deuxième partie de l'ouvrage, portant sur des composantes et des aspects de l'urbanisme syro-mésopotamien. Margueron propose d'identifier douze paramètres fondamentaux pour toute étude des systèmes urbains dans le monde mésopotamien. Ces paramètres sont le choix du site pour des fondations souvent nouvelles, les problèmes de morphologie urbaine, la question des travaux d'aménagement au moment de l'implantation, les rapports entre l'eau et la ville, les questions de défense, la définition des fonctions de la ville (pouvoir sacré, économie, hommes), le problème de l'élimination des déchets, la voirie, l'entretien de la ville, l'intervention du spirituel, et les questions d'évolution et de stabilité. Il n'est guère possible ici de revenir, point par point, sur ces différents critères. Retenons les conclusions principales de son ouvrage : la ville est le fruit d'une volonté, et on peut parler au sujet de ces

nécessité pressante de définir ce modèle imaginé de la cité. La question est de savoir s'il s'agit d'un modèle ou de plusieurs modèles.

Combien de révolutions, combien de modèles ?

C'est là une question qui traverse les ouvrages de Liverani et de Margueron. Comme Liverani le montre bien, l'idée même de l'unité d'une cité orientale a été battue en brèche dès l'expédition d'Ernest Renan. Dès le dernier tiers du XIX^e siècle, l'idée d'un Orient monolithique a été remise en cause au profit d'une vision dichotomique : il existait d'une part un Orient méditerranéen, terreau de la Cité, dont la version phénicienne était particulièrement précoce, et d'autre part un Orient « profond » despotique, celui des Assyriens et des Babyloniens. Si, de fait, on a renoncé depuis longtemps à cette unité d'un Orient qui n'existe que dans l'imaginaire des savants et artistes occidentaux, on continue en revanche de débattre sur les notions d'urbanisation primaire et secondaire, ou seconde. Liverani insiste à bon droit sur les différences fondamentales entre ces notions et sur la manière dont la vision sumérocentrique du développement du Proche-Orient a été contestée, au moins en partie. Dès lors, Liverani comme Margueron se heurtent à la difficulté majeure qui consiste à maintenir ensemble l'idée d'une ville orientale, voire d'une cité

orientale, et l'évidence de l'existence d'une série de trajectoires d'urbanisation, définies dans le temps et dans l'espace par les archéologues depuis cinquante ans maintenant.

Liverani a ainsi synthétisé ces développements en distinguant une série de révolutions urbaines, tout en insistant sur le fait que plus personne ne considère qu'il s'agisse de révolutions, mais plutôt de processus. Il préfère parler de cycles d'urbanisation, selon une terminologie qui s'est progressivement imposée au cours des années 1990 (LIVERANI, 2013, 4.5) et qu'il a systématisée dans un ouvrage précédent⁵. Sans surprise, le premier cycle est celui qui coïncide avec la période d'Uruk, au IV^e millénaire ; le deuxième correspond au développement des cités-États du III^e millénaire et inclut Basse et Haute Mésopotamie ainsi que la côte levantine (Levant Sud et Nord), l'Anatolie et le monde égéen. La troisième urbanisation serait le cycle débutant au Bronze moyen et s'achevant avec l'effondrement du Bronze récent. La quatrième urbanisation serait le fait de l'âge du fer II-III, soit entre 900 et 500 avant notre ère. La cinquième correspondrait aux époques neo-babylonienne et achéménide (600-330 avant notre ère), suivie d'un sixième cycle lié à l'hellénisation du Proche-Orient et à ses développements classiques dans l'empire romain et dans la Perse classique. Cette thématique cyclique est récurrente dans nombre d'études récentes, et Margueron, sans citer tous les précédents – qui sont pourtant loin d'être dénués d'intérêt – ne déroge pas à la règle. Il propose neuf étapes en distinguant des stades nouveaux : la transition IV^e-III^e millénaire, après une phase initiale qu'il situe vers 3500, est séparée du reste en incluant Habuba Kabira et Mari dans le même ensemble, ce qui me paraît difficile. La période

du Bronze ancien est divisée en trois étapes, avec une insistance particulière sur le développement à la fin du III^e millénaire des villes orthogonales, dont Babylone. De même, le Bronze récent est divisé en deux étapes, alors que le Bronze moyen est ignoré dans ce schéma chronoculturel. Enfin, l'âge du fer est séparé en deux étapes.

Ces schémas sont devenus maintenant courants ; j'ajouterais simplement que l'existence d'un cycle « urbain » plus ancien que le cycle urukéen est aujourd'hui une idée fréquemment avancée par l'historiographie anglo-saxonne⁶. Ce point n'est pas abordé par Margueron et il est ramené trop vite au premier cycle urbain par Liverani, qui ramène tous ces processus à un seul mouvement, au IV^e millénaire. En outre, ces cycles correspondent à des milieux très divers, et on ne peut suivre Margueron quand il insiste sur la difficulté que l'on rencontre à rapporter à des catégories uniques l'ensemble d'une documentation dans laquelle certains sites sont clairement hors cadre. L'unité de ce processus est-elle donc une illusion ? Liverani comme Margueron, en citant Calvino, insistent au contraire sur l'unité du phénomène, mais il faut souligner à quel point il devient difficile de maintenir la thèse d'une unité fondamentale d'un espace syro-mésopotamien qui est largement ouvert à de multiples influences.

Palais et imaginaire orientaliste

C'est que l'unité de cette démarche tient d'abord à celle de la démarche orientaliste elle-même, qui procède d'une série d'images toutes faites de la ville orientale, images que Liverani analyse avec beaucoup de bonheur. Les cités invisibles sont d'abord – Margueron insiste largement là-dessus – des reconstructions de l'esprit et, à cet égard, le processus de restitution et d'analyse

3a. Walter Andrae, plan et restitution de la porte Gurgurri à l'ouest d'Assur, dans *Das wiedererstandene Assur*, Leipzig, 1938, fig. 3 ;
b. Hamilton C. Darby, reconstitution isométrique du temple ovale de Khafadjé, 1934, Chicago, University of Chicago.

4. « La protection du canal à l'entrée de la ville : Larsa », trois possibilités d'après la documentation, dans MARGUERON, 2013, p. 476, fig. 412.

graphique est tout aussi essentiel que de longs discours qui restent souvent héritiers des schémas définis par Hérodote. Liverani insiste sur le développement d'une série d'écoles graphiques qui ont contribué à figer notre vision de la cité orientale, à commencer par les restitutions orientalistes du XIX^e siècle, largement hypothétiques et représentant simplement le récit d'Hérodote. Leur inspiration est fondamentalement de type égypto-turc, avec une lourde insistance sur les éléments décoratifs, qui sont omniprésents. Si ces figurations sont bien connues, les sources des modes de représentation de l'école allemande ou plus tard de l'école de Chicago le sont beaucoup moins. Les restitutions fameuses de Babylone et d'Assur surtout par Walter Andrae, puis de Khafadjé par Hamilton C. Darby (1934 ; fig. 3) sont autant d'étapes dans l'élaboration de la vision de la cité orientale. Elles se rattachent très largement au Bauhaus et à sa vision fonctionnelle du bâti. Il en résulte des représentations sobres qui, pour la première fois, donnent une place aux maisons, et non plus seulement au bâti monumental.

À cet égard, le travail graphique mené dans l'ouvrage de Margueron est clairement un autre stade de développement de cette vision de la

cité orientale. La démarche graphique conduite depuis les années 1970 avec une série exceptionnelle d'architectes, notamment Olivier Callot mais aussi Nicolas Bresch, permet d'offrir une démarche graphique qui combine l'analyse des plans topographiques et la restitution des cités selon un style qu'on peut qualifier de français, dérivé du Corbusier, si j'ose dire (fig. 4). Elle offre une nouvelle étape du développement de la compréhension par l'image de ces cités.

Le travail monumental de Jean Perrot sur le palais de Darius (PERROT, 2010) est lui aussi une contribution majeure à notre vision non pas tant des cités que des palais orientaux. La somme considérable d'études que comprend ce volume dépasse largement le domaine de la restitution graphique des palais achéménides de Suse. Elle touche à tous les aspects d'un ensemble unique qui, à lui seul, résume l'histoire de l'orientalisme français. Après plus de cent trente ans de recherches françaises à Suse, on dispose d'une synthèse qui situe le palais de Darius dans l'histoire de l'architecture palatine orientale, mais aussi dans l'imaginaire qui l'entoure. Le travail graphique conduit sur l'étude du palais et notamment de ses fondations est tout à fait

5. « Le propylée et la Porte des Artisans », dans PERROT, 2010, p. 232 : le propylée reconstitué (haut) et vue axonométrique de la Porte des Artisans (bas).

remarquable, comme le sont les restitutions proposées, qui mêlent dessins classiques et images de synthèse (fig. 5). La part que jouent ces réalités virtuelles dans la restitution des tissus urbains ou des bâtiments est devenue décisive, mais les publications récentes n'évoquent pas suffisamment cet aspect d'un travail que les techniques de terrain puis les modes de restitution ont profondément modifié.

Traditions locales, globalisations ?

Dans ce contexte, c'est bien l'espace dans lequel travaillent les orientalistes qui reste la question la plus délicate à traiter. L'ouvrage de Perrot fait la part belle à l'histoire achéménide en tant que telle et à la manière dont ces souverains, notamment Darius, ont su présenter le mode de domination qu'ils exerçaient sur l'*oikouménè* achéménide, illustrée notamment par le décor de la célèbre statue égyptienne de Darius découverte au moment des fouilles de l'Apadana⁷. Un espace globalisé très précocement se trouvait ainsi pour la première fois unifié politiquement, et cet espace dépasse largement le monde syro-mésopotamien. Comment, dès lors, circonscrire un champ d'études par définition ouvert ? Comprendre et restituer des traditions locales insérées depuis des millénaires dans des relations complexes à longue distance a été et reste l'une des ambitions majeures des archéologues orientalistes. Liverani insiste sur l'importance que jouent ces théories sur le développement récent de l'archéologie orientale, mais le mouvement incessant du local au global reste l'exercice le plus délicat.

Au-delà de ces cycles chers aux archéologues, l'étude de ces mécanismes de globalisation, un phénomène qui remonte au moins au V^e millénaire avant le nôtre, reste assurément l'un des domaines les plus féconds, mais aussi les plus controversés, de l'étude du Proche et Moyen-Orient.

2. V. Gordon Childe, « The Urban Revolution », dans *Town Planning Review*, 21/1, 1950, p. 99-115.

3. Carl H. Kraeling, Robert McC. Adams éd., *City Invincible: A Symposium on Urbanization and Cultural Development in the Ancient Near East*, Chicago, 1960.

4. Robert McC. Adams, *Land behind Baghdad: A History of Settlement on the Diyala Plains*, Chicago, 1965 ; Robert McC. Adams, *Heartland of Cities: Surveys of Ancient Settlements and Land Use on the Central Floodplain of the Euphrates*, Chicago, 1981.

5. Mario Liverani, *L'origine delle città*, Rome, 1986.

6. John Oates *et al.*, « Early Mesopotamian urbanism: a new view from the north », dans *Antiquity*, 81, p. 585-600.

7. Jean Yoyotte, « La statue égyptienne de Darius », dans PERROT, 2010, p. 256-288.

Pascal Butterlin, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
pascal.butterlin@orange.fr

1. Anton Deimel, *Sumerische Tempelwirtschaft: Zur Zeit Urukaginas und seiner Vorgänger*, (*Analecta Orientalia*, 2), Rome, 1931 ; Anna Schneider, *Die Anfänge der Kulturwirtschaft: Die sumerische Tempelstadt*, Essen, 1920.